

Charlie Wat

Une histoire
d'amour
sans
caribou



CHARLIE WAT

UNE HISTOIRE D'AMOUR SANS CARIBOU

Depuis trois ans, Fanny est sur tous les fronts : elle élève seule ses deux enfants, tente de se remettre de la perte de son mari, et travaille comme aide-soignante dans une maison de retraite. Malgré ses journées bien remplies, elle a lié au fil du temps une véritable amitié avec Jean-Noël, l'un des pensionnaires. Aussi, quand elle apprend que ce dernier, au crépuscule de son existence, a besoin d'elle pour retrouver son amour de jeunesse, elle accepte de l'aider.

Fanny prend la route avec ses enfants, direction le Jura. Mais une avalanche les oblige à rester plus longtemps que prévu, et leur séjour se transforme en une aventure qui changera le cours de leur vie...

De sa plume sensible et pleine d'humour, Charlie Wat nous offre un conte de Noël touchant, qui ravira les adeptes du genre !

Charlie Wat écrit pour illuminer la vie. Depuis *L'Amour à nu*, son premier roman, elle ne cesse de perfectionner sa recette : un cocktail d'amour et d'amitié arrosé d'une dose de bonne humeur, saupoudré d'émotions et pimenté d'un brin de folie. Elle est l'autrice aux éditions Charleston de *Toujours en été* et *On s'est aimés comme on se quitte*.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-472-4



9 782385 294724

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

De la même autrice, aux éditions Charleston poche :

Toujours en été, 2025

On s'est aimés comme on se quitte, 2021

Publié avec la collaboration de Lilas Seewald – Agence littéraire
#lavraievie

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

Maquette : Christine Porchat

ISBN : 978-2-38529-472-4

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Charlie Wat

UNE HISTOIRE D'AMOUR
SANS CARIBOU

Roman



*À toi, qui peins ma vie aux couleurs du bonheur
et me fais croire aux contes de fées...*

|

La sonnerie retentit. Elle agrippa son tote bag. L'épreuve commençait.

Aiguisé par des années de pratique, son instinct repéra immédiatement le meilleur itinéraire. Prendre le temps de la réflexion était de toute façon impensable dans un milieu aussi hostile.

À peine montée, Fanny se fraya un chemin entre l'énorme sac à dos d'un lycéen et une poussette-canne dans laquelle se débattait une fillette en pleine crise de nerfs. Fanny poursuivit sa route sans se laisser distraire – la moindre seconde de déconcentration se paierait au prix fort. Elle joua des coudes, des hanches, écrasa un pied, trébucha sur une cheville, s'excusa une bonne dizaine de fois et parvint finalement, au prix d'un effort titanique, à atteindre le siège qu'elle convoitait.

Pile au même moment que l'homme d'une cinquantaine d'années qui se figea devant elle... Elle le regarda, il la regarda, le face-à-face s'éternisa. En cet instant précis, l'issue de la bataille était des plus incertaines.

Vaincu par un reste de galanterie et/ou l'air exténué de la jeune femme, l'homme finit par céder et l'invita à s'asseoir. Fanny avait remporté cette lutte.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-elle pour la forme, gênée malgré tout de lui avoir coupé l'herbe sous le pied.

— Je vous en prie, répondit-il en soufflant, tandis qu'il levait les yeux au plafond à la recherche d'une poignée à laquelle se cramponner.

Consciente du sacrifice, Fanny le remercia chaleureusement et s'installa. Elle soupira d'aise, fière de ce qu'elle venait d'accomplir. Trouver une place aux heures de pointe tenait en effet du miracle.

Le train se mit en branle.

La jeune femme sortit son nécessaire à tricot, deux aiguilles longues et fines d'où pendaient une pièce mauve et une pelote de laine angora de la même couleur. D'ici quelques jours, cet embrouillamini de laine se métamorphoserait en un gilet pour Lilou. Fanny espérait qu'il serait prêt pour Noël. Elle savait à quel point sa fille souhaitait un vêtement « plein de poils », comme elle disait.

Le cadeau pour Tom, lui, était déjà emballé depuis deux mois : un pull en cachemire gris à l'effigie d'un caribou blanc. Fanny avait mis des semaines à le réaliser, sans compter les jours passés à chercher un patron convenable sur Internet. Le bonheur de ses enfants n'avait pas de prix. Elle sourit aux anges en pensant à la tête que ferait Tom lorsqu'il découvrirait le vêtement tout doux – surtout l'animal dessus – qu'elle lui avait confectionné.

Depuis que la maîtresse avait raconté à ses élèves un joli conte dans lequel le héros était un caribou, son fils nourrissait une véritable passion pour cet animal, à tel point qu'Arlette, sa grand-mère, lui en

avait offert un en peluche. Au début, Lilou prenait un malin plaisir à reprendre son frère chaque fois qu'il évoquait les « caribous ». Elle soufflait, avec son air de grande-sœur-qui-sait-des-trucs :

« On appelle ça un renne, ici. *Caribou*, c'est le nom canadien. »

Si, pour faire plaisir à sa grande sœur qu'il admirait, le petit garçon se forçait à dire « renne » durant une poignée d'heures, le mot « caribou » refaisait irrémédiablement surface dès le lendemain. En désespoir de cause, Lilou avait fini par capituler et accepter cette désignation, tout comme l'avaient fait Fanny et Arlette. Il était donc désormais acquis pour toute la famille que la peluche était un caribou, et non un renne, comme cela avait été inscrit, malencontreusement dirons-nous, sur l'étiquette.

Bref.

Concentrée sur son ouvrage, Fanny ne leva pas la tête quand le train s'arrêta à la gare suivante. Elle ne la leva pas non plus quand il repartit dans un bruit de piston. Ne la leva toujours pas quand la rame freina d'un coup sec.

Déséquilibré, le quinquagénaire, qui avait lâché la poignée pour consulter son téléphone, se rattrapa à l'épaule de la jeune femme.

— Désolé, fit-il en retirant sa main comme s'il venait de prendre un coup de jus.

Fanny, qui n'avait rien senti, arqua un sourcil surpris sans lâcher son ouvrage. Ses doigts s'activaient sur les aiguilles avec agilité. Elle était si expérimentée qu'elle était capable de tricoter en regardant la télévision ou en lisant un livre. Ou le titre sur la couverture du magazine que la femme feuilletait à côté d'elle.

« Bientôt une pilule anti-cancer ? »

Fanny frissonna dans la chaleur suffocante de la rame bondée.

Le cancer avait été fulgurant. Il avait emporté l'homme de sa vie en à peine neuf mois, neuf mois de chagrin, de souffrance et d'amour. C'est ainsi que Fanny était devenue veuve à trente ans, à l'âge où ses amies de lycée se mariaient.

Depuis trois ans, Fanny tricotait beaucoup. À vrai dire, tout le temps qu'elle ne passait pas avec ses enfants, à la maison de retraite ou à s'occuper de l'intendance de son foyer, elle le passait à fabriquer des habits, des couvertures ou des poupées en jersey qu'elle bourrait de ouate pour leur donner du volume. À ses collègues de la résidence des Tilleuls qui s'étonnaient de la voir sans arrêt penchée sur ses aiguilles, Fanny expliquait simplement qu'elle s'était lancée dans le tricot pour s'occuper l'esprit après la mort de son mari. En général, pour éviter la compassion et la pitié qui la mettaient mal à l'aise, elle ajoutait : « Aujourd'hui, ça va mieux. »

À la station suivante, le nombre de voyageurs augmenta encore. La promiscuité était telle que les gens debout ne pouvaient même plus se tenir aux barres verticales. On ne comptait plus que sur l'équilibre. Fût-il précaire.

Le train démarra dans une succession de légères secousses. Tout à coup, de petits gloussements éclatèrent sur la gauche et se répercutèrent sur la droite. Curieuse, Fanny abandonna sa laine angora et chercha la raison de ces rires. Elle aperçut très vite la source de cette soudaine bonne humeur générale : lassé de ne pouvoir s'accrocher nulle part, un jeune homme se tenait au manche d'une ventouse qu'il avait collée au plafond. L'étudiant feignait de ne

pas remarquer l'effet que son coup de malice suscitaient autour de lui. Fanny sourit, il ne faisait aucun doute que son idée ferait des émules et que certains emprunteraient désormais les transports en commun avec une ventouse dans leurs affaires.

Deux vibrations. Elle posa ses aiguilles pour consulter le message qui venait d'atterrir sur son téléphone portable.

Les enfants sont à la douche, je prépare la blanquette, tu auras de quoi remplir quelques Tupperware pour ton frigo. Bisous. Maman

Heureusement que sa mère était là ! La mort de Sébastien avait été un cataclysme. Si Fanny avait gardé la tête hors de l'eau, c'est grâce au soutien d'Arlette. À sa façon de gérer Tom et Lilou, de préparer de bons repas, d'offrir son épaule à sa fille. Par sa présence, Arlette avait su aplatiser la montagne qui s'était dressée devant Fanny quand le médecin avait débranché les appareils.

Un second message s'afficha. Il provenait de Nadia, sa collègue de l'équipe de nuit.

Je n'ai pas réussi à t'avoir. Carambar s'est installé sur le lit de Noël...

Fanny plaqua sa paume contre ses lèvres.

Le train entra en gare. La voisine de Fanny enjamba les genoux de la jeune femme. Les aiguilles tombèrent à ses pieds, quelques mailles mauves se détricotèrent. La femme murmura des excuses que Fanny n'entendit pas. Elle n'entendit pas non plus le conducteur annoncer que le terminus du train était modifié.

Pâle et pétrie d'angoisse, elle porta le téléphone à son oreille et attendit la tonalité. En vain. Tout en ramassant la pelote de laine et les aiguilles, elle pesta contre ce réseau défaillant qui l'empêchait de parler à Nadia.

Carambar ne se trompait jamais.

JA-MAIS.

2

La nuit avait déjà recouvert les trottoirs quand Fanny quitta la gare, les yeux rivés à son téléphone, à la recherche de ce fichu réseau.

Enfin, ça captait. Il y eut une tonalité. Puis deux, puis trois, puis cinq.

La voix enjouée de Nadia l'invita à laisser un message vocal après le bip. Elle raccrocha. Sa collègue devait courir quelque part entre le réfectoire et les chambres, affairée à la distribution des repas.

Les phares des voitures éclairaient la chaussée, la fumée des pots d'échappement s'envolait. Un klaxon nerveux explosa, suivi d'une autre salve. À cette heure, les embouteillages étaient légion, d'autant qu'une voie avait été neutralisée pour des travaux qui peinaient à démarrer. Le cœur gros, le visage et les mains cinglés par le vent froid, Fanny traversa la rue et rejoignit l'arrêt d'autobus.

Une dizaine d'individus frigorifiés s'y agglutinaient. Moral dans les chaussettes ou non, la jeune femme allait devoir encore affronter la foule compacte et irritable d'un bus coincé dans une circulation trop

dense. Si aucun accroc ne venait s'incruster, elle arriverait chez elle d'ici une bonne demi-heure.

Elle s'appuya contre un panneau publicitaire vantant les mérites d'un parfum Chanel qu'elle ne pouvait pas s'offrir, et attendit que le bus pointe le bout de son pare-chocs. Tandis qu'elle remontait son écharpe sur son menton, le texte du SMS dansa dans sa tête comme un mauvais rêve et lui noua l'estomac. Elle tâcha de se reprendre et de lutter contre la peine que lui inspirait l'annonce de Nadia. Après tout, Carambar n'était qu'un chat. Et un chat, ça pouvait se tromper, non ?

Fanny fouilla dans sa mémoire à la recherche d'une défaillance : un à un, avec une acuité qui l'étonna, défilèrent les noms des derniers pensionnaires qui avaient accueilli le chat roux sur leur lit cette année : Agathe Marlier, Paul Lasvergnas, André Bontemps, Marcel Fraizard, Colette Niau, Yvonne Chavez. Tous décédés dans les deux semaines.

Fanny remonta plus loin dans ses souvenirs. Elle n'en récolta qu'un constat amer : en treize ans, le vieux matou n'avait commis aucune erreur. Quinze jours après qu'il s'était installé sur un lit, le pensionnaire s'envolait.

Fanny prit le parti d'espérer quand même, ça ne coûtait pas cher. Comment se résoudre au fait que Jean-Noël, ou Noël comme elle avait coutume de l'appeler, la quitte bientôt ?

Le bus arriva au bout de quinze minutes. Elle s'engouffra dans la file et se hissa à l'intérieur. Tandis que sa tête dodelinait au rythme des secousses du véhicule, ses yeux commencèrent à rougir. Elle luttait pour ne pas pleurer.

Quand même, se rabroua-t-elle, ça fait combien de temps que tu travailles dans cette maison de retraite ? Tu ne crois pas qu'il est temps de t'endurcir ?

La mort faisait partie du boulot. C'était aussi ça, travailler auprès de personnes âgées : tôt ou tard, les pensionnaires étaient amenés à disparaître.

D'ailleurs, pas besoin d'être vieux pour tirer sa révérence, elle était bien placée pour le savoir.

Elle se trouvait ridicule avec ces larmes qui montaient.

Un groupe de jeunes filles écoutait de la musique sur un téléphone portable, sous les regards excédés des autres passagers. Deux d'entre elles se mirent soudain à chanter. Une femme enceinte se pelotonna dans le coin réservé aux fauteuils roulants. Un jeune homme lui proposa de s'asseoir à sa place. La future maman accepta avec plaisir.

Fanny en éprouva une bouffée de reconnaissance soudaine envers l'humanité : ces petites attentions gratuites lui rappelaient que les gens pouvaient être bons et que la vie, même si elle ne l'avait pas épargnée, savait aussi être douce.

Après avoir acheté une baguette industrielle dans une boulangerie quasi vide, elle parvint à son immeuble. Elle pénétra dans le hall, jeta un coup d'œil distrait à la boîte aux lettres, en sortit deux factures et trois prospectus. L'ascenseur n'avait pas été réparé. Elle se résigna à monter les six étages, non sans remarquer au passage les nouveaux graffitis dans la cage d'escalier déjà bien garnie niveau tags.

Une délicieuse odeur de blanquette flottait sur le perron.

— Mamaaaaan !

À peine eut-elle ouvert la porte que Tom et Lilou lui sautèrent dans les bras. Elle déposa son gros sac

dans le couloir, ainsi que son pain congelé, en se contorsionnant pour ne lâcher ni son fils ni sa fille. Elle les serra fort, plus fort encore qu'à l'accoutumée. Ce soir, elle avait le cœur gros. Il n'y avait pas de meilleur remède à la tristesse que l'amour de ses deux enfants.

Arlette apparut au bout du couloir, un torchon à la main. Elle portait le tablier que Fanny avait offert à Sébastien pour la fête des Pères. « Certifié meilleur papa du monde » déclarait le tablier trop grand pour la taille fine d'Arlette. Elle déposa une bise sur la joue fraîche de sa fille.

— Alors ? Cette journée ?

— Comme d'hab, rétorqua Fanny sans conviction.
Je suis vannée... Et toi, ça s'est bien passé avec les enfants ?

— Oui, les douches sont prises, Lilou a révisé son contrôle de géométrie et Tom a décidé qu'il voulait adopter une grosse bête...

— Un caribou ?

Les yeux d'Arlette roulèrent en direction du petit garçon qui baissait la tête, penaude.

— Bah oui, évidemment, un caribou... Je lui ai expliqué qu'il était impossible d'accueillir un caribou dans de bonnes conditions dans un trois pièces, mais bon, Tom m'a répondu qu'il voulait bien lui donner son lit, alors...

Fanny s'agenouilla devant Tom et lui prit la main.

— Tu sais, commença-t-elle, un caribou a besoin d'espace pour courir, il serait malheureux ici. En plus, en ce moment, les caribous ont pas mal de travail, je te rappelle qu'ils sont réquisitionnés par le Père Noël...

— Ça veut dire quoi « réquisitionné » ? intervint Lilou qui adorait apprendre de nouveaux mots et

compilait des définitions dans un cahier sobrement intitulé : « Les mots que j'aime ».

Avec une douceur lasse, Fanny leva les yeux vers sa fille un peu trop en avance sur son âge.

— Ça signifie qu'on leur a demandé à tous de se tenir prêts au cas où.

— Mouais, je vais quand même regarder dans le dictionnaire pour connaître la définition exacte.

— Tous tous ? interrogea quant à lui le garçonnet, sur un ton où se mêlaient perplexité et déception.

— Je le crains...

Lilou pouffa, Fanny fronça les sourcils. Comprenant le message, la fillette se mordit la lèvre.

— Allez, viens, Tom, je vais t'en faire un, moi, de caribou, lui promit gentiment la petite fille en le traînant vers la chambre. Et celui-là, tu pourras le garder avec toi.

Tandis que Fanny les regardait s'éloigner dans le couloir, un sourire se dessina sur ses lèvres. La complicité de ses enfants était un cadeau.

— Je t'ai mis un Tupperware dans le frigo et un autre dans le congélateur. Le reste est dans la cocotte, ça continue de mijoter doucement...

— Merci, Maman...

— De rien, ma chérie. Allez, je me sauve, ton père m'a trouvé une occupation pour ce soir. Il paraît qu'Anne et Martin ont une coupure d'électricité. Bien sûr, Papa leur a proposé que je m'occupe des lessives et que je leur fasse à manger en attendant que ça revienne. Il est marrant, ton père, il aime bien rendre service, surtout quand ça ne l'engage à rien, lui... Mais bon, ce n'est pas à soixante-trois ans qu'on va le changer, pas vrai ? Du coup, je me suis permis de t'emprunter un saladier pour embarquer un peu de blanquette. Je te le rapporterai demain.

Dix minutes plus tard, Arlette était partie. Lilou disposait les trois assiettes et les fourchettes sur la table, Tom s'occupait des serviettes et Fanny des couteaux. Elle venait de couper trois morceaux de pain et s'apprêtait à servir le plat quand des chants d'oiseaux émanèrent de son téléphone posé près de la télévision, dans le salon. C'était Nadia. Elle se précipita pour répondre.

— Alors ?

— Alors, il est toujours roulé en boule à côté de lui. Il refuse de descendre du lit.

— Tu as essayé les croquettes ?

— Ça fait deux heures que j'agite le paquet devant la chambre. Il n'en a strictement rien à faire. Il ronfle et il ronronne. Et moi, j'ai l'impression de sentir la croquette jusque dans les cheveux.

— Et Jean-Noël ?

— Il est fatigué, et un peu pâle. Mais il va bien...

— Et pour Carambar, qu'est-ce qu'il dit ?

— Que ça fait longtemps qu'un minou ne s'est pas approché de lui d'aussi près...

Fanny ne put s'empêcher de glousser. Ce genre de blagues douteuses, c'était tellement lui.

— Tu sais comment il est..., crut bon d'ajouter Nadia pour refréner l'envie de pouffer qui la chatauillait elle aussi, à l'autre bout de la ligne.

— Et sa toux ? s'enquit Fanny à voix basse, en se rembrunissant soudain.

— Je ne sais pas, stable, je dirais... Mais elle n'est pas belle, ça non... Même Carambar, ça le fait sursauter quand il lui prend des quintes...

Fanny se tut. Dans la cuisine, ses enfants se chamailaient. Une histoire de croûtons, apparemment. Mais leurs voix étaient comme assourdis par l'angoisse qui étreignait la poitrine de la jeune femme.

— Ma chérie, reprit Nadia pour que le silence ne s'installe pas, il a quatre-vingt-quatre ans, qu'est-ce que tu veux...

— Je sais, trancha Fanny. Je dois te laisser, les enfants...

Le reste se perdit dans un sanglot. Elle allait racrocher.

— Attends ! lui enjoignit sa collègue. Il voudrait que tu passes le voir demain. Il a quelque chose à te dire. Je me suis arrangée, tu pourras commencer par lui...

Nadia était si prévenante.

— Tu es un amour...

— Ouais, je sais, t'oublieras pas de passer un coup de fil à mon ex pour le lui dire, répliqua son amie pour détendre l'atmosphère.

— T'es bête...

— C'est exactement ce que mon ex m'a lancé avant-hier. Vous vous êtes passé le mot ou quoi ?

— C'est un idiot qui ne s'est pas rendu compte de sa chance...

— Tu veux qu'on se marie, toi et moi ? On pourrait avoir une grande maison à côté du parc, et un labrador. À la limite, on lui mettra des cornes. Ça fera plaisir à ton fils. Toujours à fond sur le caribou ?

— Plus que jamais, soupira Fanny.

— On n'aura qu'à en prendre un couleur chocolat et on lui apprendra à bramer plutôt qu'à aboyer, qu'est-ce que tu en dis ? On se marie ?

— On en reparle dans cinquante ans ?

— Dommage, je suis une affaire en or, tu sais pas ce que tu rates. Vu la file d'attente devant ma porte, je risque de ne pas être libre très longtemps. M'enfin, tant pis pour toi...

Fanny raccrocha, pleine de gratitude envers Nadia qui, avec son humour et sa gaieté, s'évertuait toujours à adoucir sa peine.

Toute la nuit, Fanny vit défiler les heures sur son téléphone. Le sommeil refusait de lui accorder la moindre trêve. Quand le réveil sonna, elle se leva dans un mélange d'inquiétude, de lassitude et de hâte. Il lui tardait de voir Jean-Noël. Elle oublia même de tricoter dans le train : son esprit était trop préoccupé par le vieil homme pour qu'elle puisse se concentrer sur autre chose.

Elle traversa le long couloir des Tilleuls orné de guirlandes et de boules pendues au plafond. La décoration festive contrastait avec son humeur maussade.

Parvenue devant la porte de Jean-Noël, elle hésita quelques secondes avant de frapper, craignant de découvrir ce qui l'attendait à l'intérieur de la chambre.

Enfin, elle s'arma de courage et toqua. Une voix brusquement traversée par un accès de toux lui répondit. Elle abaissa la poignée. La porte s'ouvrit.

Dans la pénombre striée par la lumière du jour naissant, c'est le gros chat roux qu'elle aperçut d'abord. Carambar, couché sur le côté, s'étirait paresseusement.

3

Fanny marqua une courte pause sur le seuil, le temps de faire la mise au point sur la forme qui enflait sous la couverture. Lorsque sa vision eut suffisamment apprivoisé l'obscurité, elle distingua la tête qui en dépassait.

— Ah, Fanny, c'est toi, je t'attendais.

La jeune femme s'approcha et tendit le bras vers la tempe brûlante du vieil homme. Carambar se dressa, baragouina un miaulement et vint frotter ses oreilles contre le poignet tremblant de l'aide-soignante.

— Comment ça va, ce matin ? l'interrogea-t-elle d'une voix brisée par l'émotion.

— Il paraît que j'ai bonne mine, un vrai jeune homme selon Nadia.

Il toussa. Elle lui tendit un mouchoir et sourit tristement.

— Faites attention à elle, plaisanta-t-elle même si l'envie lui manquait, elle peut être redoutable parfois...

Il se souleva sur ses coudes et lui lança à voix basse :

— Tu veux dire qu'elle aime les beaux garçons comme moi ?

Il lui décocha un clin d'œil qu'elle perçut malgré la relative obscurité de la chambre. Elle se baissa et, pour toute réponse, l'embrassa sur la joue.

— Tsst tsst tsst, n'insiste pas, la maturité d'un vieux pruneau comme moi, ça se mérite...

Nouvelle quinte. Quand celle-ci se fut calmée, il ajouta :

— C'est que je ne suis pas un garçon facile, moi...

Carambar sauta en bas du lit en direction d'un petit tas de croquettes laissées là par Nadia. La chambre résonna alors des craquements des granulés au saumon sous les incisives du matou. Comme hypnotisée par le bruit régulier, Fanny attendit la fin du repas du chat pour proposer d'ouvrir les rideaux, cherchant davantage à s'occuper les mains qu'à laisser entrer la lumière au risque de se confronter à la vision de son ami diminué.

Elle remonta les volets roulants avec lenteur. Derrière elle, la toux de Jean-Noël avait repris. Son ventre se serra.

Oh non, Jean-Noël...

Comment se résoudre à assister, impuissante, à l'agonie de son complice ? Pour chasser la tristesse qui revenait sous la forme de petites gouttes au coin de ses paupières, elle convoqua les plus beaux souvenirs qu'elle avait de lui. Elle se remémora l'arrivée de ce petit homme débonnaire. Elle se rappelait l'étonnement qui l'avait saisie face à l'énergie débordante de ce vieux monsieur. En règle générale, les pensionnaires étaient placés par leur famille parce qu'ils n'étaient plus autonomes, ce qui n'était manifestement pas son cas.

Puis elle avait croisé son petit-fils et sa femme, un couple habillé en Dior des pieds à la tête, un Porsche Cayenne garé sur le parking des Tilleuls, une attitude

hautaine avec le personnel... Bref, elle avait vite compris que le vieux Jean-Noël était devenu un poids que personne n'avait envie de porter ; on pouvait payer, alors on payait et on passait lui rendre visite pour se donner bonne conscience, deux fois par an maximum.

Dans l'esprit de Fanny défilèrent leurs innombrables fous rires quand Jean-Noël dépeignait les petits travers des autres résidents. Mais l'homme n'était pas qu'un boute-en-train. La jeune femme revivait leurs interminables et précieuses discussions. Elle entendait encore ces mots qu'il avait trouvés à la mort de Sébastien. Elle se confiait à lui sans retenue. Entre eux était née une amitié sincère.

Le ronronnement de Carambar la tira de ses réflexions. Elle se retourna. Le chat était revenu à sa place initiale, lové contre Jean-Noël qui le caressait avec tendresse. Le vieil homme invita la jeune femme à s'asseoir sur le lit.

De sa main parcheminée, Jean-Noël recouvrit les doigts aux ongles rongés de l'aide-soignante. Il planta ses yeux dans les siens et prit une inspiration. Visiblement, ce qu'il s'apprêtait à prononcer lui coûtait.

— J'ai quelque chose à te demander... Un... service...

Fanny se contracta. Ce début de phrase sentait les dernières volontés à des kilomètres. Non, non, non et non, il ne pouvait pas mourir. Tout le corps de Fanny se rebiffait à cette idée. Jean-Noël esquissa un léger sourire.

— Noël, je...

— Prends la boîte qui se trouve dans le tiroir, s'il te plaît, la coupa-t-il.

Bouleversée par les yeux humides de son ami, elle s'exécuta et ouvrit le tiroir de la petite table de

chevet. À l'intérieur l'attendait une boîte à biscuits en fer. Elle l'observa sans oser bouger.

— Ouvre-la, lui commanda-t-il gentiment.

Elle agrippa le rebord de la boîte et souleva le couvercle qui céda dans un cliquetis métallique. Ses yeux tombèrent sur un livre à la couverture en cuir.

— *Belle du Seigneur*.

Elle regarda le vieil homme sans comprendre. Il précisa :

— Le roman, c'est *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen.

Tu l'as déjà lu ?

Elle secoua la tête.

— C'est dommage, il n'y a pas plus belle histoire d'amour que celle-ci...

Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas lu. Au moins depuis le départ de Sébastien. Elle n'avait ni le temps ni, surtout, l'énergie pour se perdre dans d'autres histoires que la sienne.

— Tu veux bien prendre le livre et l'ouvrir à la page où il y a un marque-page ?

Ouf.

Ce n'était pas son testament que Jean-Noël s'apprétrait à lui dévoiler, il voulait seulement qu'elle lui fasse la lecture. Elle sentit son estomac se dénouer. Hélas, son soulagement fut de courte durée.

Elle ouvrit le roman à la page indiquée. En guise de marque-page, une magnifique fleur séchée dormait dans un sachet cristal.

— C'est un edelweiss, expliqua Noël. C'est une fleur de chez moi, plutôt rare. Nous l'avons trouvée par hasard en 1961, j'avais vingt ans...

Un voile de mélancolie recouvrit ses iris tandis qu'il ajoutait :

— Ça fait un bail, pas vrai ?

Fanny acquiesça et s'attarda sur son visage fatigué. Elle tenta de distinguer, derrière les rides, les traits du jeune homme qu'il avait été.

— Oh, pas tant que ça, rétorqua-t-elle pour se donner une contenance.

Il toussa.

— Il y a une enveloppe à la fin du livre. Tu veux bien l'ouvrir pour moi ? demanda-t-il dès que sa toux lui en laissa l'opportunité.

Elle prit entre ses mains l'enveloppe Kraft qui semblait avoir traversé les siècles et la décacheta délicatement. Elle en extirpa une photographie en noir et blanc. Sur le cliché, une toute jeune femme prenait la pose. Blonde, les cheveux courts, le sourire espiègle, une robe unie qui descendait jusqu'à ses mollets. Des montagnes se dessinaient en arrière-plan. Fanny retourna mécaniquement le cliché. « Juillet 1961 » avait été inscrit au verso au crayon à papier. L'aide-soignante revint sur la jeune femme de la photo. Comme elle s'y attardait, Jean-Noël précisa :

— Elle s'appelle Hélène. Elle est belle, n'est-ce pas ?

Fanny opina du chef. C'est vrai qu'elle était belle, cette Hélène.

Si, de son côté, elle n'était pas avare de confidences, c'était en revanche la première fois que Jean-Noël lui parlait réellement de son passé.

— Elle et vous... vous étiez... ?

— Amoureux comme pas possible ! répliqua aussitôt le vieil homme avant d'être à nouveau assailli par une quinte.

Puis :

— Ne fais pas cette tête-là, Fanny, elle n'est pas encore morte, si c'est ce que tu penses.

— Je ne pense rien du tout, se défendit-elle en songeant que, décidément, Jean-Noël la connaissait sur le bout des doigts.

— Mais on est parfois bête quand on est jeune...

À ces mots, son visage s'assombrit. Il poursuivit cependant :

— Alors, voilà. Je voudrais que tu lui remettes l'edelweiss. En souvenir de nos belles années et de notre amour. Pour qu'elle sache que je ne l'ai jamais oubliée...

Fanny réfléchit à voix haute :

— Je peux passer à la Poste pendant ma pause, mais il faudrait l'emballer dans du papier bulle pour qu'elle ne s'abîme pas...

Le vieil homme secoua la tête et effleura les oreilles de Carambar.

— Fanny, c'est important pour moi... Je voudrais que tu lui donnes en main propre, je ne peux pas risquer qu'il soit perdu ou détruit, tu comprends ? Je ne veux pas quitter ce monde sans qu'elle sache à quel point elle a compté dans ma vie.

Il se remit à tousser.

— Eh bien, dans ce cas, continua à réfléchir Fanny, j'imagine que je peux y aller ce soir ou demain, je vais appeler ma mère pour la prévenir que je rentrerai un peu plus tard... Vous avez son adresse ?

— Elle tient un petit hôtel dans le Jura.

— Dans le Jura ? s'alarma la jeune femme. Mais c'est très très loin...

— Je t'en prie, Fanny. Fais ça pour un vieux monsieur qui n'en a plus pour très longtemps et qui garde un souvenir impérissable de celle qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Au début, bien sûr, elle refusa. D'abord, elle n'avait pas de congés, ou très peu. Et puis, il y avait